

Bruno Cany

Je n'ai pas rencontré Allen Ginsberg, mais je lui ai parlé

En 1972, l'année de mes seize ans, Ginsberg a cessé de chanter *Om*.
Et cette année-là il a entrepris de chanter *Ah*.
En 1976, l'année de la canicule, j'étais confiné dans une infirmerie
militaire :
ma fenêtre donnait sur un champ en pente où il ne se passait jamais rien.
J'ignore ce que faisait alors Ginsberg, et connais peu ses poèmes de cette
période.
Mais en 1979, nous nous sommes rencontrés. C'était un dimanche de
juin, à Paris.

J'ai rencontré Ginsberg une seule fois.
J'étais très heureux de rencontrer un poète dont la voix portait,
portait même très loin hors de son pays.
D'un poète qui avait quelque chose à dire, et quelque chose de la
modernité.
J'étais heureux de rencontrer un poète qui n'avait poétiquement peur de
rien
et qui pouvait tout dire.
Dont la voix était audible sur les quatre continents
et qui pouvait parler de tout.
Lyrique comme Whitman, cosmopolite comme Hikmet, il écrivait avec le
même bonheur où qu'il soit à la surface de la planète.
Il n'avait même pas peur de la musique : Peter Orlovsky était au banjo,
Stephen Taylor à la guitare,
et c'était un bonheur de le voir avec son harmonium sur les genoux...
Cela avait subjugué le textualiste que j'étais alors.

En 1972, l'année de mes seize ans, Ginsberg a cessé de chanter *Om*.
Et cette année-là il a entrepris de chanter *Ah*.
En 1976, l'année de la canicule, j'étais confiné dans une infirmerie
militaire :
ma fenêtre donnait sur un champ en pente où il ne se passait jamais rien.
J'ignore ce que faisait alors Ginsberg, et connais peu ses poèmes de cette
période.
Mais en 1979, nous nous sommes rencontrés. C'était un dimanche de
juin, à Paris.

J'ai rencontré Ginsberg une seule fois.
C'était le 3 juin 1979 à l'American Center de l'avenue Raspail.
L'après-midi était ensoleillée, et je laissais Étienne gérer le Nagra.
Béatrice traduisait en anglais mes questions, et lui me répondait en français.
(Cela me permit par la suite d'entendre sa voix dans certaines traductions.)
J'étais un jeune écrivain qui n'avait rien publié,
un poète égaré loin de la poésie, à la quête d'une prose purificatrice,
et lui était une star, prisonnière – quoi qu'on en dise – de sa célébrité.
À moins que ce ne fut du business poétique. Un poète dans une bulle de célébrité.
Du coup, la rencontre n'eut pas lieu.
Mais j'appris presque autant ce jour-là qu'à la lecture de *Howl* deux ans plus tôt.

En 1972, l'année de mes seize ans, Ginsberg a cessé de chanter *Om*.
Et cette année-là il a entrepris de chanter *Ah*.
En 1976, l'année de la canicule, j'étais confiné dans une infirmerie militaire :
ma fenêtre donnait sur un champ en pente où il ne se passait jamais rien.
J'ignore ce que faisait alors Ginsberg, et connais peu ses poèmes de cette période.
Mais en 1979, nous nous sommes rencontrés. C'était un dimanche de juin, à Paris.

(janvier 13)

Bruno Cany est né en 1956. Longtemps libraire à Paris, docteur en philosophie et directeur des *Cahiers critiques de philosophie* (éd. Hermann), il est actuellement enseignant au département de philosophie de Paris VIII. Il a été membre du comité de rédaction d'Action Poétique. Ouvrages récents : *La Chambre du rêve*, (Passage d'encre, 2013), *Recherches d'esthétique transculturelle - Notes d'anthropologie esthétique, tome 1* (avec Jacques Poulain, L'harmattan, 2014), et *Renaissance du philosophe-artiste : essai sur la révolution visuelle de la pensée* (Hermann, 2014).